
Adrar des Iforas

(Adɣaɣ ən Fōɣas)

G. Camps et H. Claudot-Hawad



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/encyclopedieberbere/864>

DOI : [10.4000/encyclopedieberbere.864](https://doi.org/10.4000/encyclopedieberbere.864)

ISSN : 2262-7197

Éditeur

Peeters Publishers

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 1985

Pagination : 146-153

ISBN : 2-85744-209-2

ISSN : 1015-7344

Référence électronique

G. Camps et H. Claudot-Hawad, « Adrar des Iforas », *Encyclopédie berbère* [En ligne], 2 | 1985, document A64, mis en ligne le 01 décembre 2012, consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/encyclopedieberbere/864> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/encyclopedieberbere.864>

Ce document a été généré automatiquement le 25 septembre 2020.

© Tous droits réservés

Adrar des Iforas

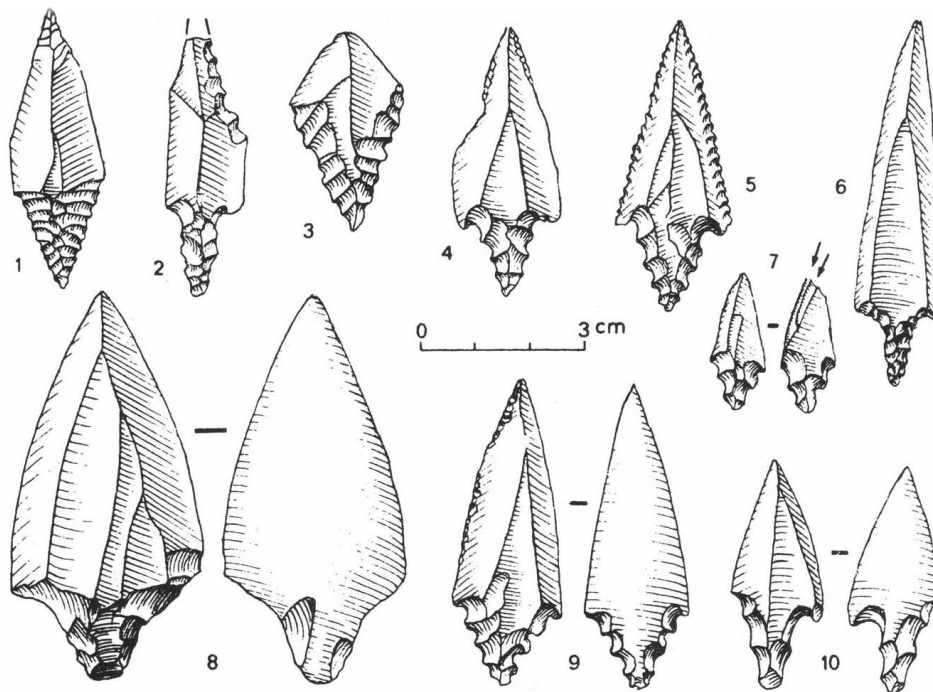
(Adḡaḡ ʔn Fōḡas)

G. Camps et H. Claudot-Hawad

Le Pays (G. Camps)

- ¹ *Adḡay* ou *Aḡay*, variantes locales de *adrar*, signifient en berbère « montagne » ; malgré son nom, l'Adrar des Iforas est plutôt un plateau qu'une montagne. Il n'est guère différent, du point de vue géologique, de l'Ahaggar ; comme lui, il est constitué d'un socle très ancien, précambrien, où domine le granité, mais il n'a guère connu les importants phénomènes volcaniques de l'Atakor, à l'exception d'un petit ensemble basaltique au nord-est. La surface de ce socle n'est pas plane : des vallées très larges et peu profondes, séparées par des seuils à peine sensibles, donnent un faible relief en creux parsemé d'inselbergs. L'altitude est modérée et ne dépasse pas 1 000 m (mont Essai : 960 m). L'Adrar des Iforas proprement dit est limité à l'ouest par la large dépression du Tilemsi, qui est plus une plaine qu'une vallée, de pente nord-sud, par laquelle passe la route qui, venue de Tessalit, atteint le fleuve Niger à Bourem. Cette « vallée » du Tilemsi fut toujours une région relativement favorisée. Dès le Néolithique, un faciès particulièrement riche caractérise cette dépression. La région d'Asselar*, dans le nord-ouest de l'Adrar, a livré le plus ancien squelette de race noire (4440 av. J.-C., d'après le C 14).

Pointes de flèche du type du Tilemsi.



- 2 A l'ouest du Tilemsi, l'altitude se relève dans les « monts » de Timetrine qu'il faut considérer comme une annexe de l'Adrar. Jusqu'à ces dernières années, l'Adrar des Iforas paraissait une région privilégiée par rapport à l'Ahaggar ; en effet les pluies de mousson, qui ont lieu de mai à la fin août, parviennent au nord jusqu'à Tessalit et le *had*, qui donne de bons pâturages, remonte jusqu'à cette latitude. Dans ses vallées, l'Adrar des Iforas possède des boisements d'espèces d'origine sahélienne parfois importants. Le cram-cram, abondant dans la partie méridionale, permet l'élevage, non sans risque, de bœufs à bosse. La terrible sécheresse qui débuta en 1969, reprit en 1973 et sévit toujours sur toute la région, a eu des répercussions plus catastrophiques dans l'Adrar qu'ailleurs. Il y a, à cela, plusieurs raisons. La première est que l'élevage bovin avait atteint sa limite extrême vers le nord et qu'il était d'autant plus fragile, la seconde est l'inexistence, signalée depuis longtemps, de toute agriculture, absence à mettre en relation avec celle des populations noires. Les Iforas et autres fractions touarègues étaient tous uniquement pasteurs, de bœufs au sud, de chèvres au nord. R. Capot-Rey (*Le Sahara français*, p. 389) faisait remarquer que les Harratin susceptibles de cultiver des jardins, comme dans l'Ahaggar voisin, étaient absents dans tout l'Adrar. De fait ni Kidal, capitale de l'Adrar en même temps que pénitencier, ni Tessalit, à la tête du Tilemsi, ne sont des centres de culture.
- 3 Pasteurs, les Iforas sont aussi commerçants ; dans des temps moins tragiques, ils pouvaient accomplir de très longs déplacements, vendant le petit bétail dans le Tidikelt et même le Touat, et vers le sud, accompagnant leurs bovins jusqu'en Nigeria où ils les échangeaient, ainsi que du sel de Taoudenni, contre du mil, des produits vivriers divers et des objets manufacturés (tissus et quincaillerie).

Histoire du peuplement (H. Claudot-Hawad)

- 4 Le peuplement historique de l'Adrar des Iforas résulte de migrations successives de populations berbères. D'après Richer (1924), s'appuyant sur les écrits d'Ibn Khaldoun, des groupements de Lemta et Hooouara se seraient déplacés très tôt, peut-être avant l'ère chrétienne, vers le Touat, l'Adrar et l'Air. Les peintures et gravures rupestres de l'étage des chars, présentes dans l'Adrar, confirment que les Paléoberbères ont atteint le pays plusieurs siècles avant Jésus-Christ ; selon Lhote (1956 p. 405), il y trouvèrent des « pasteurs issus de la grande vague "hamitique" qui couvrit tout le Sahara », et peut-être des sédentaires, rien n'étant prouvé à ce sujet.
- 5 A la fin du VII^e siècle, lors de la conquête islamique, une seconde vague venant de la Tripolitaine descend vers le sud ; tandis qu'une partie demeure dans l'Adrar, l'autre continue jusqu'au fleuve Niger et se serait fondue avec les Songhaï pour former la dynastie des Zâ ou des Diâ, thèse contestée par plusieurs auteurs (Basset). A cette époque, le noyau des Touaregs de l'Adrar aurait été déjà nettement constitué (Richer).
- 6 Dans les siècles qui suivent, les Berbères s'étendent progressivement vers la boucle du Niger et entrent en compétition avec les Songhaï. La capitale de l'Adrar, Tademekkat - *Tadēmōkkat*— (appelée aussi Essouk -*Ḥssuk*- « marché ») est alors un centre commercial florissant (ses ruines aujourd'hui se situent à 45 kilomètres au nord-ouest de Kidal). On sait par les géographes arabes (el-Bekri, az-Zahri) qu'à la fin du VIII^e siècle ou au début du IX^e siècle, les routes les plus importantes qui reliaient Ouargla et tout le Maghreb central au Soudan ainsi qu'au Gana, « pays de l'or », passaient par Tademekkat (Lewicki 1983). Beaucoup plus tard, au milieu du XIV^e siècle, Ibn Khaldoun relève à son tour l'importance de cette ville (qu'il appelle à tort Takedda, Lhote 1955) et mentionne, en l'an 1353, le passage d'une caravane de 12 000 chameaux chargés venant de l'Orient (III : 287).
- 7 Fuyant sous la pression des Arabes, au X^e siècle (comme plus tard aux XII^e et XIII^e siècle avec les invasions des Beni-Hassan) de nouveaux éléments berbères arrivent. Les groupes les plus faibles de l'Adrar doivent s'exiler (*Uda-lən*, *Idnan*, fractions des *Imōdedayən*).
- 8 A partir du XI^e siècle, l'expansion des cultivateurs Songhaï vers l'Adrar, d'après Richer, se serait poursuivie, et les incursions de l'armée de Gao auraient abouti entre 1470 et 1480 à la destruction de Tademekkat et à l'imposition d'un tribut aux Touaregs. Richer voit pour preuves de l'installation Songhaï dans le massif de l'Adrar les ruines de villages situées le long des oueds dans tout le pays, ainsi que des vestiges de poteries, meules et instruments divers, témoignant d'une activité agricole. En conclure cependant qu'il s'agit là des traces d'anciens colons Songhaï est une extrapolation qui paraît hâtive, d'autant que des sites et débris archéologiques de même nature se retrouvent de la Mauritanie jusqu'au Nil et que l'on ne peut mettre en cause cette fois une extension de l'empire Songhaï. Comme le remarque Lhote (1956), on ne voit pas non plus ce qu'aurait pu faire une population de cultivateurs et de pêcheurs (dont la force principale était d'ailleurs une flotille de pirogues) dans les montagnes arides de l'Adrar.
- 9 Relatés selon Richer par la tradition non pas touarègue en fait, mais Koun-ta, la destruction de Tademekkat ou Essouk par les Songhaï ainsi que l'établissement de leur « suprématie » sur l'Adrar, restent également hypothétiques. L'auteur lui-même, du

reste, remarque que les chroniques de Gao et Tombouctou (*Tarikh el-Fettach*, et *Tarikh es-Soudan*), qui s'étendent longuement sur la dynastie des Diâ, restent muettes sur ce point.

- 10 Divers auteurs du Moyen Âge (Aboulféda, el-Omari, Ibn Khaldoun, cités par Lhote, 1955) donnent des informations très contradictoires sur la situation de l'Adrar entre 1320 et 1350. Lhote en conclut que la mainmise des Songhaï sur le pays n'a dû être que de courte durée et toute relative, se limitant probablement au versement d'une légère redevance, et s'apparentant davantage à une alliance qu'à une domination. Commentant les écrits de Barth, S. Bernus (1972) conteste également la thèse de l'avancée des Songhaï cette fois vers l'Aïr et de leur implantation autoritaire au milieu des populations touarègues. Lhote (1955 et 1956) avait déjà montré que les Songhaï n'ont pas fait d'expédition contre l'Aïr avant 1500 et que leur domination sur les Touaregs n'a pu être qu'épisodique.

Campement imededayen (photo H. Claudot-Hawad).



- 11 Nulle part enfin dans les différentes versions de l'histoire orale que nous avons pu recueillir chez les Touaregs de l'Adrar (Claudot et Hawad 1984), la conquête d'Essouk par les Songhaï n'est citée, pas plus d'ailleurs qu'il n'est fait allusion à leur empire. Plusieurs destructions de la ville sont pourtant retenues. Au début, le pays aurait été habité par les *Imadedayen* (littéralement « ceux de Y Aday »). Leur chef se nommait *Koseilata*. Puis arriva le prédicateur islamique Oqba ben Naffa qui avec sa troupe détruisit Essouk et convertit ses habitants après une longue guerre où beaucoup d'entre eux périrent. Plusieurs tribus s'enfuirent. Certains missionnaires restèrent dans l'Adrar où ils firent souche ; ils sont à l'origine de divers groupements. *Koseilata*, fait prisonnier, fut emmené de force par les Arabes. Voilant alors son insoumission, il ne manifesta que sa conversion à l'Islam. La troupe arriva le jour de la fête du mouton (*tafaské*) à Biskra (ou selon d'autres versions à Ghât ou Dja-net). Le chef Oqba pour humilier *Koseilata* lui ordonna d'égorger un mouton. Ce dernier ne dit rien, mais quand Oqba se mit à prier, il

lui planta un couteau dans le dos. Les compagnons d'Oqba poursuivirent *Koseilata* qui s'était enfui dans les Aurès et le tuèrent. Quelques versions mentionnent alors l'arrivée de *Sadawnata**, venue également des Aurès, qui aurait été reine d'Essouk pendant onze ans. *Sadawnata*, dite encore *Tayaydet* (la « cabrette »), est considérée comme l'ancêtre fondatrice de certains groupes devenus ensuite tributaires (*imɣad*). Essouk aurait été détruite une deuxième fois par les *Iwəlləmmədən*. Les *Ifōyas* ne seraient venus que tardivement.

- 12 L'histoire de *Koseilata*, connue dans différents groupes de l'Adrar sous des formes variées, se trouve également relatée par Ibn Khaldoun (*Histoire des Berbères*) avec des détails parfois si proches que l'on ne doit pas écarter, pour ces récits oraux, l'hypothèse d'une source livresque qui aurait été introduite par les lettrés. Ibn Khaldoun donne des informations intéressantes sur la situation politique du pays à l'époque de la conquête musulmane. Parmi les tribus berbères, les Auréba occupaient le premier rang. Kocela ibn Lemezmi devint leur chef et « fut aussi chef de toutes les autres tribus descendues de Bernés » (I : 286), c'est-à-dire les Houara, Les Sanhadja, les Ketama... En 675, Kocela se révolta contre les envahisseurs mais, vaincu, il embrassa l'Islam pour éviter la mort. En 681, Oqba reprit le commandement de l'Ifriqiya faisant de Kairouan sa capitale, il témoignait beaucoup d'antipathie à l'égard de Kocela qu'il maintenait captif et trainait dans ses expéditions jusqu'à l'épisode du mouton à écorcher. Epaulé par ses parents et alliés qui l'avaient suivi,
- 13 Kocela aurait alors anéanti Oqba et sa troupe d'environ trois cents guerriers. S'installant à Kairouan, il gouverna l'Ifriqiya pendant cinq ans, jusqu'à sa défaite contre les Arabes en 687 à Mems dans la province de Kairouan. Les Auréba se fixèrent alors dans l'ouest du Maghreb vers Fez. La puissance des Berbères se trouvait brisée (voir Ibn Khaldoun, I : 211-213 et 286-290).
- 14 La description de ce contexte qui entoure l'épopée de Kocela permet également d'imaginer qu'aux VII^e et VIII^e siècles, les Berbères nomades n'étaient sûrement pas dispersés en troupes anarchiques comme cela a été souvent écrit, mais organisés en grandes confédérations ayant à leur tête un chef choisi dans le clan dominant. Le pouvoir venait alors manifestement des Aurès d'où sont issus Kocela et les Auréba, tout comme plus tard la Kahéna, cités par Ibn Khaldoun, ou encore selon la tradition touarègue *Sadawnata*, reine d'Es-souk. Les groupes de l'Adrar faisaient partie probablement d'un ensemble beaucoup plus vaste que celui décrit par Richer (1924). Le lien entre des tribus apparemment très éloignées spatialement n'a rien de surprenant quand on connaît la mobilité des Sahariens qui parcourent des milliers de kilomètres pour acheminer une caravane, monter une expédition de pillage ou plus simplement rendre visite à un parent. Cette structure fédérative, souple et extensible en fonction des circonstances, était du reste toujours présente au moment de la colonisation française chez les Touaregs qui contrôlaient un territoire immense. Un tel cadre était tout à fait favorable à la diffusion des nouvelles et des modes ou à la transmission des chansons et des poésies par exemple qui voyageaient aisément de l'Adrar à l'Ahaggar ou l'Air.
- 15 A la fin du XVI^e siècle, la prise de Gao (1591) au sud par les Marocains met un terme à l'empire Songhaï. L'Adrar semble alors organisé en une confédération plus étroite de tribus appelées Ilemtéen, Kel-Adrar, Kel-Tade-mekkat ou Kel-Essouk (Richer 1924) ; en fait, on ignore pratiquement tout de leurs rapports avec les tribus voisines.

- 16 Vers 1600, plusieurs récits relevés par différents auteurs relatent l'arrivée dans l'Adrar d'un étranger venu selon les versions de Oualata ou des pays de l'ouest proches de la mer... Appréciant sa bravoure, le chef des Kel-Tade-mekkat, Alad, lui donne sa fille (ou sa sœur) en mariage. Alad disparaît sans laisser de successeur ; son gendre est amené au pouvoir. A la mort de ce dernier, une crise éclate au sujet de la succession. Deux partis s'affrontent violemment. L'un, celui des Kel-Tademekkat, revendique pour la transmission de la chefferie la règle matrilineaire traditionnelle ; l'autre, celui des fils de l'étranger, dirigé par l'aîné d'entre eux, *Ur-Iləmməd* (littéralement, « il n'apprend pas », « il ne se soumet pas »), est partisan de la patrilinéarité, se référant au Coran. Finalement, en 1653, après de nombreux combats, les Kel-Tademekkat sont vaincus et s'exilent vers le fleuve tandis que les *Iwdlhmdddn* (descendants de *Ur-Iləmməd*) dominent l'Adrar. En 1700, attirés par les richesses de la région du fleuve, ces derniers quittent à leur tour la montagne. La rivalité entre Kel-Tademekkat et *Iwəlləmmədən* se réactive cette fois au sud de l'Adrar, mais les *Iwəlləmmədən* l'emportent et au début du XIX^e siècle, leur hégémonie s'étend du nord de l'Adrar au sud du fleuve, de Ménaka à Tombouctou. Ils constituent une puissante confédération rassemblant les éléments qui avaient émigré isolément de l'Adrar quelques siècles plus tôt (Richer).
- 17 Lhote (1955) conteste cette reconstruction historique. Il remarque notamment que Tombouctou est attaquée par les *Iwəlləmmədən* dès 1647 (*Tarikh es-Soudan*). A son avis, « ce sont en réalité les *Iwəlləmmədən* qui durent quitter l'Adrar les premiers sous la poussée des Kel-Tademekkat : une période de rezzous et contre-rezzous s'ensuivit, et plus tard les *Iwəlləmmədən*, devenus très forts, battirent les Tademekkat en plusieurs circonstances ». C'est alors que craignant les incursions des *Iwəlləmmədən* et ne se sentant plus en sécurité dans l'Adrar, les Kel-Tademekkat dépêchent en 1655 une délégation auprès du pacha Mohamed ben Ahmed pour lui demander de s'installer dans le voisinage de Tombouctou (*Tarikh es-Soudan*).
- 18 Dans l'Adrar, s'affirment alors les *Ifɣas* qui prennent la tête de la confédération. Ils se disent issus d'un chérif arabe venu du Maroc, origine qui leur confère une auréole maraboutique. Les descendants de cet homme auraient épousé des femmes de la noblesse locale (*Idnan*, *Kal-Telabit...*) jusqu'à ce qu'ils deviennent les plus forts et soient à leur tour « *Ifɣas* », appellation donnée aux dominants. Les *Ifɣas* collectent un tribut destiné en réalité aux *Iwəlləmmədən* qui demeurent les maîtres du pays (Claudot et Hawad, 1984). Vers 1860 pourtant, le grand ensemble *Iwəlləmmədən* vascille et se scinde. Les suzerains de l'Ahaggar tentent alors de dominer l'Adrar sans beaucoup de succès. A la fin du XIX^e siècle, l'armée française intervient. En 1903, les *Iwəlləmmədən* et les *Ifɣas* doivent rendre les armes. En 1905, les limites sont tracées entre l'Algérie et l'Afrique Occidentale, découpant, suivant l'avancée des troupes militaires, le pays touareg. En 1907, les *Ifɣas* de l'Adrar sont déclarés indépendants de toute autre tribu, *Iwəlləmmədən* ou *Kəl-Ahaggar*. Désormais, c'est aux Français qu'ils paient l'impôt.
- 19 Au début du XX^e siècle, les *Kəl-Adɣay* se composent de trois unités politiques (*əttəbəl*) relativement autonomes : les *Ifɣas*, les *Tayat-Məllət* et les *Idnan*, avec une prépondérance des premiers sur les autres. Chaque *əttəbəl* comprend plusieurs groupes de descendance (*tawsit*) patrilinéaires, organisés entre eux hiérarchiquement (nobles, tributaires).
- 20 Comme dans la plupart des autres groupes touaregs, l'économie de cette société est basée sur l'élevage et le trafic caravanier. Le plateau granitique que constitue l'Adrar est entaillé de plaines où les eaux s'infiltrant en abondance.

Puits dans l'Adrar des Iforas (photo H. Claudot-Hawad).



- 21 Généralement, le pays est riche en pâturages, bénéficiant d'une végétation constante. Aussi, pendant les périodes sèches, les nomades habitant plus au nord dans l'Ahaggar avaient-ils l'habitude d'affluer vers cette région plus hospitalière (voir par exemple *Textes Touaregs en Prose*, n.° 14). C'est contre des moutons sur pied, de la viande séchée, du beurre et du fromage que les *Kəl-Adɣay* obtiennent au Touat (In Salah, Aoulef) des dattes, du tabac, des couvertures et des tapis. Ils extraient le sel des mines de Taoudenni et l'échangent à Gao, Mopti ou encore Kano contre du mil, des étoffes, du tabac, des parfums... D'autres caravanes se rendent également à Agadez, célèbre pour son artisanat.
- 22 En 1913, la sécheresse et la famine déciment la zone sahélienne. Le pays se ranime en 1914 puis 1916 par la révolte des *Iwəlləmmədən* dirigés par Firhoun (*Fehrum*). Cependant, les insurgés, écrasés, doivent faire leur soumission en juillet 1916. La « pacification » du pays s'organise lentement tandis que les rezzous qui opposent Kounta, Maures et Touaregs, attisés par cette situation de troubles et de dissensions, se poursuivent très tard.
- 23 L'administration coloniale divise le cercle de Kidal en sept arrondissements. Les nomades sont répartis en sept grandes tribus comprenant chacune de nombreuses fractions. Il s'agit des *Kəl-Effəlé*, *Kəl-Taylit*, *Ifərguməssən*, *Kəl-Telabit*, *Ibəttənātən*, *Tayət-Məllət* et *Idnan*. En 1957, la confédération des *Ifəyas* est estimée à 16 697 personnes et 3 232 tentes (Kaufmann, 1964) ; cependant, les chiffres de ces recensements établis en général pour relever l'impôt sont souvent inférieurs à la réalité.
- 24 En 1963, après l'indépendance des Etats africains, les Touaregs de l'Adrar, intégrés à la jeune République du Mali, ont le sentiment d'être spoliés et définitivement exclus du pouvoir. Une rébellion éclate dans la région ; la répression est sanglante. Des familles s'exilent alors vers d'autres contrées touarègues (en Algérie, en Libye, au Niger) ou

complètement à l'étranger (au Nigéria, en Arabie Saoudite). L'Adrar devient une zone militaire interdite aux étrangers.

- 25 Aujourd'hui, l'économie de l'Adrar reste essentiellement pastorale. Entravé par les droits de douane instaurés aux frontières, concurrencé par les véhicules à moteur et le marché extérieur, le trafic caravanier de Taoudenni vers le sud est très amoindri mais subsiste encore (en 1984, une barre de sel se vend dans le sud 15 000 Francs CFA, soit trois fois plus cher qu'à Kidal). Une ou deux caravanes tentent encore annuellement de s'acheminer vers le Touat et plus récemment vers Tamanrasset. La sécheresse de 1973-1974 cumulée avec les mauvaises années de 1982 à 1984, l'absence quasi totale d'assistance à cette population soupçonnée longtemps de rébellion, l'interruption des activités traditionnelles, la dégradation de la faune et de la flore, le démantèlement de la communauté, ont pour l'instant réduit les nomades de l'Adrar à une réelle misère.

BIBLIOGRAPHIE

ABOULFEDA. *Géographie*, Trad. Reinaud, Imprimerie Nationale, Paris, 1884, 2 vol.

BARTH, H. *Voyages et découvertes dans l'Afrique septentrionale et centrale pendant les années 1849-1855*, trad. Itier, 1884, 4 vol.

BERNUS S. *Henri Barth chez les Touaregs de l'Air, Extrait du journal de Barth dans l'Air, Juillet-Décembre 1850*, Études Nigériennes 28, 1972, 195 p. Boule M. et

VALLOIS H.-V. L'homme fossile d'Asselar (Sahara), *Archiv, de l'Institut. de Paléontologie hum.* Mém. n.° 9, 1932.

CAPOT-REY R. *Le Sahara français*, Paris, P.U.F., 1953, p. 387-389.

CAUVET CT. Les Touaregs Iforas, *Bull, de la Société de Géographie d'Alger et d'Afrique du Nord*, n.° 138, 1933, p. 495-541.

CHABROLLES M. *Données générales sur les confins algéro-soudanais. Adrar des Ifoghas et région de Tin Zaouaten*, CHEAM 1952, 41 p.

CLAUDOT H. et HAWAD M., Mission dans l'Adyay des Ifōyas. G.I.S. Année Scientifique 1985, Aix en Provence.

CORTIER Lt. Adr'ar' des Ifor'ass -Mission Arnaud-Cortier, Mai 1907-, *La Géographie*, t. XVII, 1908, n.° 4, p. 265-280.

EL BEKRI, *Description de l'Afrique septentrionale*, trad. Mac Guckin de Slane, Paris, Maisonneuve, 1965, 405 p.

EGHLEZE AG FONI, *L'impact socio-économique de la sécheresse dans le cercle de Kidal*, Übersee-Museum, Brème, série F, vol. 15.

ES S'ADI. *Tarikh es Soudan*, trad. Moutas O., Leroux, Paris, 1900.

GAUTIER A. travers le Sahara français -L'oued Tilemsi-, *La Géographie*, t. XV, 1907, p. 103-120.

GAUSSEN M. et GAUSSEN J. Aperçu sur les divers faciès néolithiques du Tilemsi et nouveaux objets en quartz poli. *Bull, de la Soc. préhist. franc.*, t. 59, 1962, p. 98-108.

IBN FALL ALLAH AL OMARI. *L'Afrique, moins l'Égypte*, trad. Gaudefroy-Demombynes, Geuthner, Paris, 1927.

IBN KHALDOUN. *Histoire des Berbères*, trad. de Slane, Paris, 3 vol. , 1934-1956.

KAUFMANN H. *Wirtschafts-und Sozialstruktur der Iforas-Tuareg*, Thèse de doctorat, Cologne, 1964, 337 p.

LEWICKI T. Le Sahara oriental et septentrional dans le haut Moyen Âge, VIII^e-XII^e siècle, *Etudes Maghrébines et Soudanaises*, II, Ed. Se. de Pologne, Varsovie, 1983, p. 42-98.

LHOTE H. Sur l'emplacement de la ville de Tademekka, antique capitale des Berbères soudanais, *Notes Africaines*, n° 51, 1951, p. 65-69.

— Contribution à l'étude des Touaregs soudanais, les Sagmâren, les Maghcharen, les expéditions de l'Askia Mohammed en Air et la confusion Takedda-Tademekka, *Bull, de l'IFAN*, XVII, 1955, n° 3-4, p. 334-365.

— Contribution à l'histoire des Touaregs soudanais, les limites de l'empire du Mali, la route de Gao à l'Aïr et au Caire, les Tademekket dans la région de Tombouctou, les Songai dans l'Adrar des Iforas, *Bull, de l'IFAN*, t. XVIII, 1956, 3-4, p. 391-401.

MICHAL F. L'Adghagh, *Bull, de la Société de Géographie d'Alger et de l'Afrique du Nord*, t. 9, 1904, p. 282-307.

MAHMOUD KATI. *Tarikh el Fettach*, trad. Houdas O. et Delafosse M., Leroux, Paris, 1913.

REGNIER J. *État d'esprit des Touareg de l'Adrar pendant l'été 1960*, CHEAM 3452, Paris, 1960, 14 p.

RICHER A. *Les Oulliminden*, Larose, 1924, 359 p.

SCHIFFERS H. Struktur einer Nomadengruppe und ihre Lebensweise. Die Iforas-Tuareg, in Schiffers, *Die Sahara und ihre Landgebiete*, t. II, Humangeographie, p. 59-64.

Textes touaregs en prose de Ch. de FOUCAULD et A. de CALASSANTI-MOTYLINSKI, Edition critique avec traduction, par S. CHAKER, H. CLAUDOT, M. GAST, Edisud, Aix-en-Provence, 1984, 359 p.

INDEX

Mots-clés : Histoire, Géographie, Ethnologie, Touareg